

## Avertissement

En quel sens les cinq textes réunis ici peuvent contenir une idée de la philosophie qui puisse répondre d'une manière ou d'une autre à la question posée par le titre, c'est ce qui n'apparaîtra avec évidence – si jamais cela devait apparaître – qu'à ceux qui en auront entrepris la lecture selon un esprit d'amitié. Comme cela a déjà été dit, celui qui se trouve condamné à écrire dans une époque, qui, à tort ou à raison, lui semble barbare, doit savoir que ses forces et sa capacité d'expression ne s'en trouvent pas augmentées, mais bien au contraire, diminuées et laminées. Mais comme, cependant, il ne peut faire autrement et que le pessimisme lui est par nature étranger – et comme, d'ailleurs, il ne lui semble pas pouvoir se rappeler des temps plus propices – l'auteur doit se contenter de faire confiance à ceux qui auront éprouvé les mêmes difficultés – en ce sens, à des amis.

À la différence des quatre autres textes qui ont été écrits au fil des dernières années, « *Experimentum*

*Qu'est-ce que la philosophie ?*

*vocis* » reprend et développe dans une nouvelle direction des notes qui remontent à la seconde moitié des années 1980 et appartiennent donc au même contexte que celui qui a vu naître « La chose même », « La tradition de l'Immémorial », et « \*Se. L'absolu et l'Ereignis » (qui ont par la suite été rassemblés dans *La Puissance de la pensée* [2005], Paris, 2011) et « *Experimentum linguae* », republié comme préface à la nouvelle édition italienne d'*Enfance et histoire* (Turin, 2001 – inédit en langue française).

## *Experimentum vocis*

1.

C'est un fait sur lequel on ne devrait jamais cesser de réfléchir : bien qu'il y ait eu, toujours et partout, et qu'il y ait encore des sociétés dont les mœurs nous semblent sinon barbares, du moins inacceptables, et des groupes, plus ou moins nombreux, d'hommes prêts à mettre en question chaque règle, chaque culture et chaque tradition ; et bien que, en outre, il ait existé et il existe des sociétés intégralement criminelles et qu'il n'y ait, du reste, pas la moindre norme et pas la moindre valeur sur le respect desquelles l'ensemble des hommes parviendraient à trouver un accord unanime, il n'en reste pas moins qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de communautés, de sociétés ou de groupes qui aient décidé de renoncer purement et simplement au langage. Non que les risques et les dommages qu'implique l'usage du langage n'aient été perçus à plusieurs reprises au cours de l'histoire : des communautés religieuses et philosophiques, en Occident

*Qu'est-ce que la philosophie ?*

comme en Orient, ont pratiqué le silence – ou comme le disaient les sceptiques, « l'aphasie », mais silence et aphasie constituaient alors une épreuve pour un meilleur usage du langage et de la raison, et non pas une démission sans conditions de cette faculté de parler qui, dans toutes les traditions, semble inséparable de l'humain.

C'est ainsi que l'on a souvent pu s'interroger sur la manière dont les hommes avaient commencé à parler, proposant sur l'origine du langage des hypothèses manifestement incontrôlables et privées de toute rigueur ; mais on ne s'est jamais demandé pourquoi ils continuent à le faire. Et pourtant l'expérience est simple : on sait que si un enfant n'est pas exposé d'une manière ou d'une autre au langage avant ses onze ans, il perd de manière irréversible la capacité de l'acquérir. Des sources médiévales rapportent qu'une expérience aurait été tentée en ce sens sous le règne de Frédéric II, mais l'objectif était tout autre : non pas le renoncement à la transmission du langage, mais, tout au contraire justement, le désir de savoir quelle serait la langue naturelle de l'humanité. Le résultat de l'expérience suffit à lui seul à dénier la moindre fiabilité aux sources en question : les enfants, soigneusement privés de tout contact avec le langage, auraient spontanément parlé l'hébreu (ou, selon d'autres sources, l'arabe).

Qu'une telle expérience n'ait jamais été tentée, non seulement dans les camps de concentration nazis, mais pas même dans les communautés utopiques les plus

radicales et les plus novatrices, et que personne – pas même parmi ceux qui n’auraient pas hésité un instant à leur ôter la vie – n’ait jamais osé prendre sur soi la responsabilité d’ôter le langage à l’homme, voilà qui semble prouver au-delà de tout doute possible le lien indivisible qui semble lier l’humanité à la parole. Dans la définition qui veut que l’homme soit le vivant qui a le langage, de toute évidence, l’élément décisif n’est pas la vie, mais la langue.

Et pourtant les hommes ne sauraient dire ce qui est en question pour eux dans le langage comme tel, dans le pur fait qu’ils parlent. Bien qu’ils perçoivent de manière plus ou moins obscure combien il est inutile d’utiliser la parole de la manière dont la plupart le font, le plus souvent en pure perte et sans avoir rien à se dire ou pour se faire du mal, ils continuent obstinément à parler et à transmettre le langage à leurs enfants, sans savoir s’il s’agit du plus grand des biens ou de la pire des disgrâces.

2.

Partons de l’idée de l’incompréhensible, d’un être sans le moindre rapport avec le langage et la raison, absolument indiscernable et sans relation. Comment une telle idée a-t-elle pu naître ? De quelle manière pouvons-nous la penser ? Un loup, un hérisson, un grillon auraient-ils pu la concevoir ? Dirions-nous, pour ce qui nous concerne, que l’animal se déplace

*Qu'est-ce que la philosophie ?*

dans un monde qui lui est incompréhensible ? Tout comme il ne réfléchit pas sur l'indicible, de la même manière son milieu ne saurait lui apparaître tel : tout dans ce milieu fait signe pour lui et lui parle, tout se laisse sélectionner et intégrer, et ce qui ne le concerne en aucune manière est pour lui tout simplement inexistant. Par ailleurs, l'esprit divin par définition ne connaît pas l'impénétrable, sa connaissance ne rencontre aucune limite, tout – y compris l'humain et la matière inerte – est pour lui intelligible et transparent.

Nous devons donc considérer l'incompréhensible comme une acquisition qui relève exclusivement de l'*homo sapiens*, et l'indicible comme une catégorie qui appartient uniquement au langage humain. Le caractère propre de ce langage est qu'il établit une relation particulière avec l'être dont il parle, quelle que soit la manière dont il a pu le nommer et le qualifier. Tout ce que nous nommons et tout ce que nous concevons, du fait même d'avoir été nommé, se trouve déjà en quelque sorte pré-supposé au langage et à la connaissance. Telle est l'intentionnalité fondamentale de la parole humaine, qui est toujours déjà en relation avec quelque chose qu'elle présuppose néanmoins comme sans relation.

Toute position d'un principe absolu ou d'un au-delà de la pensée et du langage doit se mesurer à ce caractère pré-supposant du langage : à partir du moment où il est toujours relation, il renvoie à un principe sans-relation qu'il présuppose lui-même comme tel

(ou, dans les mots de Mallarmé : « le Verbe est un principe qui se développe à travers la négation de tout principe » – à savoir à travers la transformation du principe en présupposé, de l'*arkhé* en hypothèse). Tel est le mythologème originaire et, en même temps, l'aporie contre laquelle bute le sujet parlant : le langage présuppose un non-linguistique, et ce sans-relation est présupposé par le fait de lui donner cependant un nom. L'arbre présupposé par le nom « arbre » ne peut pas être exprimé dans le langage, on peut seulement en parler à partir du fait qu'il a un nom.

Mais alors que pensons-nous quand nous pensons un être entièrement privé de rapport avec le langage ? Quand la pensée tente de saisir l'incompréhensible et l'indicible, elle tente en vérité de saisir précisément la structure pré-supposante du langage, son intentionnalité, le fait qu'il est en relation avec quelque chose qu'on suppose en dehors de la relation. Et un être entièrement privé de rapport avec le langage, nous ne pouvons le penser qu'à travers un langage dénué de tout rapport avec l'être.

3.

C'est dans la structure de la présupposition que se déploie l'entrelacs de l'être et du langage, du monde et de la parole, de l'ontologie et de la logique qui constitue la métaphysique occidentale. Avec le terme « présupposé » nous désignons ici le « sujet » dans

*Qu'est-ce que la philosophie ?*

sa signification originelle : le *sub-iectum*, l'être qui, gisant avant tout et au fond, constitue ce sur quoi – sur la pré-sup-position de quoi – on parle et on dit et qui, à son tour, ne peut être dit sur rien (la *proté ousia* ou l'*upokeimenon* d'Aristote). Le terme « présupposé » est pertinent : *upokeisthai* vaut en effet comme parfait passif d'*upotithénai*, littéralement, « poser en-dessous », et *upokeimenon* signifie par là même « ce qui, étant sup-posé, gît au fond d'une prédication ». C'est dans ce sens que Platon, en s'interrogeant sur la signification linguistique, pouvait écrire : « chacun de ces noms présuppose (*upokeitai*) une substance propre (*ousia*) » (*Protagoras*, 349 b) et « les noms premiers, qui sont d'une certaine manière présupposés par d'autres noms (*ois oupo etera upokeitai*), de quelle manière pourront-ils nous manifester les êtres ? » (*Cratyle*, 422 d). L'être est ce qui est présupposé par le langage (par le nom qui le manifeste), c'est-à-dire sur la présupposition de quoi ce qui se dit se dit.

La présupposition exprime donc la relation originelle entre langage et être, entre les noms et les choses, et la présupposition première est qu'une telle relation existe. La position d'un rapport entre le langage et le monde – la position de la pré-supposition – est la prestation constitutive du langage humain comme la philosophie occidentale l'a conçue : l'onto-logie, le fait que l'être se dise et que le dire se réfère à l'être. C'est seulement sur cette présupposition que sont possibles la prédication et le discours : elle est le « ce sur quoi » de la prédication entendue comme *legein ti*



*kata tinos*, dire quelque chose sur quelque chose. Le « sur quelque chose » (*kata tinos*) n'est pas homogène à « dire quelque chose », mais exprime et, en même temps, cache le fait que, en lui, a toujours déjà été présupposé le lien ontologique du langage et de l'être – à savoir que le langage porte toujours sur quelque chose et ne parle pas à vide.

4.

L'entrelacs de l'être et du langage prend la forme constitutive de la présupposition dans les *Catégories* d'Aristote. Comme les commentateurs de l'Antiquité l'avaient parfaitement compris au moment de se demander quel est l'objet du livre (s'il concerne donc, les mots, les étants ou les concepts), Aristote dans les *Catégories*, ne traite pas simplement des mots, ni uniquement des étants, ni seulement des concepts, mais des « termes dans la mesure où ils signifient les étants à travers les concepts ». Selon les termes d'un commentateur arabe d'Aristote : « L'investigation logique porte sur les objets en tant qu'ils sont désignés à travers les termes [...]. Le logicien ne s'occupe pas de la substance ou du corps, en tant qu'il est séparé de la matière ou en tant qu'il est en mouvement ou qu'il possède une grandeur et une dimension, mais plutôt en tant qu'il est désigné par un terme, par exemple, "substance" ». Ce qui se joue dans ce « en tant que », ce qu'il advient à l'être du fait d'être indiqué par un

nom – c'est ce qui est – ou devrait être – le thème de la logique. Mais cela signifie que le lieu propre des *Catégories* et de toute logique est l'implication du langage et de l'être – l'onto-logique – et qu'il n'est pas possible de séparer logique et ontologie. L'étant en tant qu'étant (*on è on*) et l'étant en tant qu'il est dit étant sont inséparables.

Seule cette implication permet de comprendre l'ambiguïté de l'*ousia protè*, de la substance première dans la *Métaphysique* d'Aristote, ambiguïté que la traduction latine d'*ousia* par *substantia* a fixée et léguée en héritage à la philosophie occidentale, et dont cette dernière n'est pas parvenue à se défaire. C'est seulement parce qu'il y va en elle de la structure ontologique de la présupposition, que l'*ousia protè*, qui se réfère initialement à une singularité, peut devenir la *substantia*, ce qui « se trouve en-dessous » des prédictions, du « dire quelque chose sur quelque chose ». Mais quelle est la structure de cette implication ? Comment est-il possible qu'une existence singulière puisse devenir le substrat sur le présupposé duquel peut se dire ce qui se dit ?

L'être n'est pas présupposé parce qu'il est toujours déjà donné à l'homme dans une espèce d'intuition prélinguistique ; c'est plutôt le langage qui est articulé – c'est-à-dire scindé – de manière telle qu'il a toujours déjà rencontré et présupposé dans le nom l'être qui lui est donné. Le *prae-* et le *sub-* appartiennent en d'autres termes à la forme même de l'intentionnalité, de la relation entre être et langage.

5.

Dans le double statut de l'*ousia protè* comme existence singulière et comme substance se reflète la double articulation du langage, qui est toujours déjà scindé en nom et discours, langue et parole, sémiotique et sémantique, sens et dénotation. Loin d'être une découverte de la linguistique moderne, l'identification de ces différences est l'expérience constitutive de la réflexion grecque sur l'être. Si Platon oppose déjà avec clarté le plan du nom (*onoma*) à celui du discours (*logos*), le fondement sur lequel repose la liste aristotélicienne des catégories est la distinction des *legoména aneu sumplokès*, de ce qui se dit sans articulation (« homme », « bœuf », « court », « gagne ») et des *legomena kata sumplokèn*, le discours avec articulation des termes (« l'homme marche », « l'homme gagne », *Cat.* I a, 16-19). Le premier plan correspond à la langue (la langue de Saussure, le sémiotique de Benveniste) en tant que distincte du discours en acte (la parole de Saussure, le sémantique de Benveniste).

Nous sommes si bien habitués à l'existence d'un être appelé « langue », la distinction d'un plan de la signification différent du discours en acte nous est devenue si familière, que nous ne nous rendons pas compte que dans cette distinction apparaît en pleine lumière pour la première fois une structure fondamentale du langage humain qui le distingue de tout autre langage et à partir de laquelle seulement quelque chose comme une science et une philoso-

*Qu'est-ce que la philosophie ?*

phie deviennent possibles. Si Platon et Aristote ont été considérés comme les fondateurs de la grammaire, c'est parce que leur réflexion sur le langage a jeté les bases sur lesquelles les grammairiens ont pu construire plus tard, à travers une analyse du discours, ce que nous appelons langage et interpréter l'acte de parole, qui est la seule expérience réelle, comme la mise en œuvre d'un être de raison appelé langue (la langue grecque, la langue italienne, etc.)

C'est seulement parce qu'il repose sur cette scission fondamentale du langage, que l'être est toujours déjà divisé en essence et existence, *quid est* et *quod est*, puissance et acte : la différence ontologique se fonde avant toutes choses sur la possibilité de distinguer un plan de la langue et un plan des noms, possibilité qui ne se dit pas dans un discours et un plan du discours, qui se dit sur la présupposition de celui-ci. Et le problème crucial avec lequel doit se mesurer toute réflexion métaphysique est l'écueil même sur lequel risque de venir s'échouer toute théorie du langage : savoir si l'être qui se dit est toujours déjà scindé en essence et existence, puissance et acte, et si le langage qui le dit est toujours déjà divisé en langue et discours, sens et dénotation, comment le passage d'un plan à un autre est-il possible ? Et pourquoi l'être et le langage sont-ils ainsi constitués qu'ils comportent originellement un tel hiatus ?